

## À Barbès, sous le métro aérien

Il a hérité d'un foulard vert fluo récent qui contraste avec la pomme inachevée de son visage rouge privé de menton. Il boite, dans un imperméable vert, et chaussé de tennis à bout de souffle. Le sac qui dévore son dos mesure deux fois son épaisseur, noir comme le nuage qui flotte au-dessus de lui seul, par ce jour de ciel doux lumineux.

Il n'est jamais chez lui nulle part. Il est le migrant. Seuls les migrants connaissent le pays où ils échouent. Ils le voient parce qu'il n'est pas le leur. S'ils le comparent, c'est à la rigueur à d'autres lieux aussi étrangers et étranges que lui. Ils sont des cerfs-volants.

Le sentiment extraordinaire que quelque chose est toujours possible, que de nos graisses tristement identiques de la beauté et de l'intelligence peuvent surgir et nous faire bâtir autre chose, est-ce qu'un migrant sur un million l'éprouve au moment de se mettre en marche ?